

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 29 juillet 1908

Discours prononcé par M. Léon CAHEN, Professeur d'Histoire

Monsieur le Président,

En acceptant de présider notre distribution des prix, vous nous faites un honneur dont je tiens à vous exprimer notre reconnaissance. Nulle présence ne pourrait être plus opportune, convenir davantage aux circonstances : M. le Ministre vient de décider la création au Lycée Buffon d'une chaire de mathématiques spéciales, et quelles meilleures auspices pourrions-nous souhaiter à notre fondation que celle d'un examinateur à l'Ecole Polytechnique ?

Mes Amis,

L'instant que nous vivons convient mal aux discours puisque c'est l'instant de votre liberté. Vous allez partir en vacances ; et, près de vous disperser, vous avez tant de choses à vous dire qu'on ne saurait vous demander une attention soutenue. Puisque l'usage m'oblige à parler, je voudrais, du moins, vous faciliter la patience. La jeunesse, d'ordinaire, aime les voyages ; nous allons, s'il vous plaît, nous promener ensemble – pas bien loin, ni très longtemps, l'heure nous presse – nous promener un peu dans Paris.

Le projet vous surprend, peut-être même vous déçoit : quelle audace de présenter à des Parisiens comme un plaisir une excursion dans Paris ! Pourtant, mes Amis, il est des choses qu'on ne saurait trop revoir, et Paris, les étrangers l'attestent, est assurément du nombre. Et puis, êtes-vous bien sûrs de connaître vraiment Paris ? Au risque de vous déplaire, je vous avoue mes doutes. J'ai rencontré jadis à Belleville une famille dont les membres n'avaient jamais été au Bois de Boulogne, jamais longé la Seine. Le cas, je le confesse, est extraordinaire, presque scandaleux, et je ne vous ferai pas l'injure de vous comparer à ces pauvres gens. Tout de même, si l'on voulait éprouver votre érudition, la curiosité ne vous semblerait-elle pas bientôt indiscrete et gênante ? Rassurez-vous d'ailleurs : votre ignorance de la capitale ne vous est point spéciale, vous la partagez avec nombre de vos aînés. C'est une maxime admise que nul ne connaît bien son pays : les Parisiens, le peuple du sens commun, ont pris à tâche de justifier sur ce point la sagesse commune. Nous aimons notre capitale, nous l'adorons même, mais d'un culte aveugle et paresseux, point avec le zèle passionné, sans cesse en éveil, d'un critique éclairé ; nous laissons volontiers aux étrangers, comme un acte naturel d'hommage, le soin d'en découvrir les merveilles et d'en apprécier la beauté.

D'ailleurs, à côté du présent qui mérite une étude, il y a le passé, plus instructif encore. Une ville, mes amis, est un organisme vivant qui se meut et se transforme incessamment ; elle participe à chaque instant de la vie de toute l'humanité et garde en elle, incrustée dans ses murs, ensevelie dans sa terre, plus de réalité, plus d'enseignement, plus de gloire et de vertus

qu'aucun dépôt d'archives, aucune bibliothèque, plus qu'aucune école et qu'aucun Panthéon. Les archéologues trouvent plaisir et profit à restaurer les cités disparues : le plus menu détail les intrigue et les passionne : comment ne serait-il pas plus curieux et plus instructif à la fois de scruter le passé d'une ville qui, depuis plus de huit siècles, est un des centres politiques de l'humanité, qui fut pour la pensée, les arts, un séjour d'élection, que les étrangers mêmes avouent incomparable, et qui s'est trouvée mêlée si intimement à toutes les crises, à toutes les grandeurs de notre histoire, qu'en elle se résume et revit tout notre passé national.

Je vous laisse le soin d'en juger.

Si, au sortir du lycée, nous voulions prendre la rue Lecourbe vers les fortifications ou la rue de Sèvres vers le boulevard du Montparnasse, nous aurions à longer une suite ininterrompue de maisons : plus de champs, peu de jardins. Le métropolitain, les tramways, les omnibus, les voitures qui passent et stationnent à nos portes, attestent que notre quartier est bien dans le centre de la vie parisienne, et que les habitants ont besoin de se rendre constamment et vite aux points les plus divers de la capitale. Cet état de choses qui vous semble très ancien parce qu'il vous est familier, est en réalité très moderne. Au milieu du XVIIIème siècle encore, à la place où nous sommes, s'étendait jusqu'à la Seine, jusqu'au château d'Issy, jusqu'au parc de Vaugirard, une plaine nue, bossuée de quelques buttes où s'élevaient des moulins (tel le mont Parnasse), trouée par des carrières, si stérile et si abandonnée que les moutons y paissaient vers Montrouge, qu'on y avait établi une voirie, un dépôt d'ordures, et que les troupes y manœuvraient. Le voyageur que le grand chemin de Bretagne (c'est l'ancien nom de la rue de Sèvres) aurait conduit dans cette lande, n'aurait distingué pour récréer sa vue, que deux ou trois espaces cultivés dont l'un, le « Marais potager » occupe à peu près l'emplacement du lycée, quelques maisons de campagne dont l'une assez considérable, la « Folie », devait appartenir à un grand seigneur, enfin deux vastes bâtiments neufs, perdus dans de grands parcs, le monastère bénédictin de N.-D de Liesse, et la pension de l'Enfant-Jésus, établie dans l'ancien domaine de l'Olivet.

Mais le temps passe, et change tout. La ville qui grandit se presse contre ses limites devenues trop étroites : les pouvoirs publics, qui cherchent à contenir ce mouvement d'expansion en interdisant de construire au-delà des bornes-frontières, prévoient qu'il est fatal, et dressent à l'avance le plan selon lequel le faubourg nouveau s'ordonnera. Autour des Invalides, comme autour d'un autre Versailles, rayonnent de larges avenues, c'est l'avenue de Saxe, l'avenue de Ségur, j'arrête les citations : vous les connaissez toutes. Si les troubles de la Révolution, les guerres de l'Empire arrêtent ou retardent les travaux d'embellissement, le progrès de la colonisation se poursuit. En 1815, les barrières de Paris ne sont plus au boulevard du Montparnasse, mais ici, sur l'emplacement actuel du boulevard de Vaugirard. Et quand en 1840 Thiers emprisonne la ville dans cette ceinture de murailles qui l'étouffe aujourd'hui, tout le quartier de Vaugirard se trouve englobé dans la cité parisienne.

Dans ce quartier tout neuf, seuls, deux vestiges du passé demeurent : la maison de l'Enfant-Jésus, et celle de N.-D. de Liesse. Encore ont-elles changé de destination et de caractère. La première, rachetée par le curé de St-Sulpice, Languet de Gergi, est devenue entre les mains de cet éminent philanthrope et de son successeur Taydit de Ferssac, une succursale de Saint-Cyr où 30 jeunes filles nobles étaient élevées, et un asile ouvroir où plusieurs centaines de femmes gagnaient leur vie en travaillant. Gagner sa vie en travaillant ! Ces mots, mes amis, ne vous étonnent pas. Si vous connaissiez l'histoire de la charité, ils vous sembleraient bien

nouveaux, presque révolutionnaires. Sans doute l'assistance par le travail ne date pas du XVIIIème siècle ; mais elle était jusque là réservée aux anciens patrons et à la famille des maîtres, à ceux qui avaient possédé un capital et tenu un certain rang dans la société. Pour les gens du commun, dénués de ressources, leur sort était autrement rigoureux : leur misère paraissait un danger pour l'Etat, presque un crime ; pour les empêcher de troubler l'ordre, on les enfermait volontiers dans d'énormes prisons, des bagnes véritables, appelés Hôpitaux généraux ; parfois, quand ils mendiaient, on les envoyait aux galères. Le travail était pour eux une peine, beaucoup plus qu'un secours : une obligation et pas un droit. Les philosophes, les philanthropes du XVIIIème siècle s'indignent de cette différence de traitement qui révolte à la fois leur raison et leur sensibilité ; ils professent que la personne humaine est chose intangible et sacrée, qu'elle doit jouir partout et toujours des mêmes égards, des mêmes privilèges, que tout homme reçoit de la nature un droit essentiel à la vie, et que la société, en refusant à ses membres les moyens d'existence, manque à sa mission de justice et d'harmonie. Les vrais pauvres, écrit l'abbé Baudeau, ont un droit réel à exiger leur vrai nécessaire ». Or la seule forme d'aumône compatible avec la dignité humaine, c'est l'assistance par le travail. Languet de Gergi et Taydit de Ferssac eurent l'honneur de réaliser pour la première fois ces conceptions nouvelles ; leur tentative, qui excita l'enthousiasme, ne devait pas rester isolée : à partir de 1770, les ateliers de charité se multiplient dans les provinces, et en 1775, Turgot rédige cette célèbre « Instruction pour l'établissement et la régie des ateliers de charité dans les campagnes », qui restera jusqu'à la fin de l'ancien régime la charte de l'assistance par le travail, et à laquelle tant de malheureux durent de vivre, tant d'œuvres d'intérêt public d'être exécutées. Vous voyez, mes amis, combien de souvenirs évoquent déjà ces bâtiments de l'Enfant-Jésus, aujourd'hui l'hôpital des Enfants-Malades, et combien plus en évoqueraient-ils, si nous avions le temps d'insister, si, par-delà 1789, nous suivions cette revendication du droit au travail et cette histoire des chantiers nationaux jusqu'à la Révolution de 1848, à plus forte raison jusqu'à nos jours.

Comme l'Enfant-Jésus, N.-D. de Liesse s'est transformée ; le couvent est devenu un hôpital-modèle celui de Mme Necker. On s'explique aisément l'effroi que nos hôpitaux actuels inspirent aux malades, si l'on songe aux hôpitaux d'autrefois. Barère les appelait « des tombeaux de l'espèce humaine », et le mot, vous allez en juger, n'est pas d'une sévérité excessive. Les salles, trop petites, sont encombrées ; le nombre des patients est si grand qu'on en couche souvent jusqu'à six dans le même lit ; encore cette mesure abominable ne suffit-elle pas, et l'on a dû parfois imaginer le régime des « expectants », des équipes, si vous voulez : la moitié des malades convalescents dort de 7 heures jusqu'à 1 heure du matin, où la seconde la remplace. Par le plancher filtrent les odeurs de la cuisine ou de la buanderie ; par la fenêtre, montent les senteurs de la cour, de la voirie, des égouts, des rues nauséabondes. L'air est empesté, presque irrespirable. Toute hygiène, toute propreté sont impossibles ; les soins mêmes difficiles ; les maladies contagieuses se propagent, sans qu'on puisse les arrêter : l'hôpital n'est plus une maison de santé, mais un foyer de maladie. Ajoutez que le médecin, parfois, ne paraît pas de la journée, que la visite du soir et celle du matin sont faites par des docteurs différents : « Quelquefois, dit Dulaurens, ce n'est plus le malade que le médecin a vu la veille : il est mort, ou on l'a changé de lit sans l'en avertir ; souvent le malade n'a point eu ses remèdes, il les a refusés ou en a pris par quiproquo d'autres que ceux ordonnés ; plus souvent encore le régime prescrit mais mal exécuté, aggrave la maladie, ou empêche ou retarde la prise ou l'effet des remèdes. » Aussi ne faut-il pas s'étonner si la mort tuait souvent le cinquième des malades.

L'opinion publique s'émut, à la fin du XVIIIème siècle, de cette affreuse situation. L'incendie de l'Hôtel-Dieu, survenu en 1772, obligea le gouvernement à étudier un plan général des réformes. Mais ces réformes suffiraient-elles ? Beaucoup de philanthropes en doutaient, jugeant que les vastes établissements ne pouvaient être bien tenus, et que la véritable solution était l'ouverture de petits dispensaires réservés aux malades atteints d'une affection spéciale ou domiciliés dans un seul quartier. Parmi les adeptes de ces théories, figurait Mme Necker, la femme du célèbre banquier genevois. Passionnée par la bienfaisance, dévouée aux pauvres, Mme Necker était célèbre dans tout le royaume pour son intelligente bonté. Durant tout le temps que son mari fut au pouvoir, elle fut, comme on l'a dit récemment, « un véritable ministre de la charité ». Révoltée d'une visite qu'elle avait faite à Bicêtre, elle résolut de prêcher d'exemple. Elle racheta le couvent de N.-D. de Liesse et y installa 120 malades qui eurent chacun leur lit dans des dortoirs propres et bien aérés. Plus de mauvaises odeurs, une bonne nourriture, des médicaments choisis, un personnel médical compétent et consciencieux, c'était assez pour que le nouvel hôpital parût une merveille : le Comité de mendicité qui l'examina sous la Constituante lui décerna les plus vifs éloges. En conservant à l'hôpital Necker transformé et agrandi, le nom de sa fondatrice, Paris n'a fait qu'accomplir un acte de justice et de gratitude, envers cette femme que les contemporains surnommaient la mère des pauvres.

A ces souvenirs du passé, pourraient s'en ajouter d'autres. Si je voulais, en guide consciencieux, vous faire connaître en détail notre quartier, je vous conduirais encore, à cet hospice des Enfants aveugles, où revit la mémoire de Valentin Haüy, un autre grand Français du XVIIIème siècle, et à cet Institut illustre, où repose, après l'avoir créé, un homme qui a mieux mérité encore de la patrie humaine, qui a consacré sa vie à protéger celle des autres, et gagné l'immortalité certaine en faisant reculer la mort, j'ai cité Pasteur. Et de ces visites, vous pourriez peut-être conclure que, si la France compte dans ses annales des pages de guerre éclatantes et parmi ses fils de grands capitaines, elle tient autant de place dans l'histoire du monde par ses conquêtes pacifiques, ses savants, que notre labeur national a constitué une bonne part du patrimoine humain. Et vous sentiriez alors se développer, s'affermir en vous cette fierté calme et sereine, cette volonté d'inspirer et de mériter le respect, qui est la forme supérieure du patriotisme dans une démocratie.

Mais vous exposer la vie et l'œuvre de Valentin Haüy, de Pasteur, serait vous faire un véritable cours, et je veux tenir ma parole. Je craindrais d'ailleurs, en vous parlant encore d'infirmités ou de malades, de lasser votre patience et de vous paraître trop morose. Votre âge est facilement ému ; il ne l'est pas longtemps ; il veut entrer avec confiance dans la vie et ne se complaît point aux tristesses humaines, surtout en un jour de fête comme celui-ci. Laissons donc tout ce qui, dans notre quartier, rappelle cette lutte héroïque et sublime de la science contre le mal, et cherchons les vestiges d'une histoire plus menue et plus gaie. Nous n'aurons point à nous éloigner beaucoup. Voici entre la rue de Sèvres et le boulevard des Invalides, tout autour de l'hospice des Enfants-Aveugles, l'emplacement de la maison de campagne qu'habita Cellamare : c'est là peut-être que l'agent espagnol reçut les envoyés de la duchesse du Maine, et que se noua cette conspiration bouffonne, au développement de laquelle l'habile Dubois prêta le concours de sa police. A deux pas, près de la rue de Vaugirard, voici la maison où, selon une tradition vraisemblable, la veuve Scarron s'installa avec ses élèves princiers et préluda à sa fortune en s'occupant du duc du Maine. Rue Saint-Romain, voici l'hôtel où demeura Choiseul, le protecteur des Encyclopédistes, le protégé de Mme de Pompadour. Et si nous en avons le temps, la rue de Sèvres nous conduirait très vite à cette abbaye au Bois

où Mme de Récamier tint sa cour, à ce vieux bourg de Saint6germain-des-Prés, si plein de choses, au Paris de Philippe-Auguste, si fertile en souvenirs.

Mais l'heure est venue de rentrer au lycée. Si la promenade vous tente, il faudra que vous la fassiez plus tard et sans moi. La ferez-vous ? En ferez-vous d'autres après celle-là ? Mes amis, c'est à vous de répondre : il ne m'appartient que de vous y engager. Mais je vous y engage de toutes mes forces, pour les raisons que j'ai déjà dites, et pour d'autres, plus sérieuses, que je veux vous dire maintenant. A circuler ainsi dans Paris, vous ne vous habituerez pas seulement à proposer sans cesse un but utile à votre activité, à bien employer votre temps : vous serez encore de mieux en mieux armés contre l'ennui, et c'est beaucoup dans la vie que de savoir ne pas s'ennuyer. Le don de savoir regarder s'ajoutera peu à peu chez vous à la curiosité de voir et vous vous intéresserez davantage aux choses à mesure que vous en saisirez mieux l'intérêt. Vous n'aurez plus besoin dès lors de distractions coûteuses, et l'existence de chaque jour vous fournira des plaisirs d'autant plus vifs que vous les devrez tout entiers à vous-mêmes. Enfin l'obligation d'évoquer constamment le passé et de lui comparer le présent aura pour effet certain de développer en vous la réflexion, de préciser vos goûts, votre personnalité, de fortifier votre jugement : ici vous aimerez ce qui subsiste, là vous regretterez ce qui n'est plus, et ainsi, peu à peu, grandira en vous la volonté d'unir dans une mesure harmonieuse, l'amour des nouveautés nécessaires avec le respect – tout aussi nécessaire d'un passé qui demeure vivant et de traditions qui sont une force – c'est-à-dire ce sens de l'évolution, utile aux citoyens de tous les pays, indispensable à tous ceux qui, dans une démocratie en travail comme la nôtre, rêvent d'un progrès continu, accompli dans la paix de la fraternité.

Léon CAHEN

(1874-1944)

Agrégé d'histoire et de géographie (1897)

Professeur à Buffon (1907-1908)